beaucoup de précision, il suit le mouvement des pièces, observe les déplacements, les suppressions et les enrichissements. Il a tout à fait raison de conclure à la dimension monarchique de cette édition, où se trouve renforcé le lien entre l'œuvre et le destin de la France. Exemplaire, son analyse de la disposition des *Odes* et de leurs enchaînements, qui associent le pouvoir politique et le génie poétique. En 1578, les *Odes* sont toujours debout ! Ce qui change, c'est le principe de cohésion. « Tendue entre le mouvement et le repos, l'écriture ronsardienne est tentée par la stabilité de l'architecture (le château, le tombeau, le temple) mais poussée par l'exploration incessante et une force expansionniste » (306). On ne saurait mieux dire.

Ce volume devrait plaire à tous ceux qui honorent la mémoire d'Isidore Silver. Il est de bon aloi : sans dogmatisme, sans querelle d'école, bref, fidèle à Ronsard.

DANIEL MÉNAGER, *Université de Paris X-Nanterre*

Susanna Gambino Longo. *Savoir de la nature et poésie des choses. Lucrèce et Epicure à la Renaissance italienne*, « Bibliothèque littéraire de la Renaissance », Paris : Honoré Champion, 2004, 333 p.

Quelle a été l'image d'Épicure et de Lucrèce à la Renaissance, en Italie ? Telle est la question à l'origine de l'étude de Susanna Gambino Longo. Avant d'entamer son enquête, l'auteur propose deux « seuils », qui permettent de préciser ses choix méthodologiques (« Avant-propos », 7–17) et d'examiner les conditions de la diffusion de l'œuvre de Lucrèce entre le XV^e et le XVI^e siècles (« Introduction », 19–45). Étant donné la complexité de la période considérée, l'écoute attentive des textes a été préférée au choix d'une grille interprétative. La perspective herméneutique, qui est celle de l'histoire des idées, permet de jeter d'emblée une lumière nouvelle sur le concept d'éclectisme inspiré par l'épicurisme : contre tout sectarisme d'école, s'affirme la quête intellectuelle sans exclusive à laquelle invite la philosophie du maître du Jardin (9–10). Les premières pages du *Savoir de la nature* sont également l'occasion de dresser un rapide bilan des travaux consacrés à la question (E. Garin et S. Fraisse, 10–11) puis de tracer « l'histoire matérielle du *De rerum natura* » durant le Quattrocento et jusqu'à l'aube du XVI^e siècle (19–45). L'approche liminaire qu'offre l'introduction contextualise de manière vivante la redécouverte de Lucrèce à la Renaissance grâce au récit de la quête de manuscrits entreprise par des personnalités fort différentes ; passionnée, comme Poggio Bracciolini, ou plus intéressée, comme Giovanni Aurispa. À ce stade de l'étude, deux constats s'imposent : d'une part, Lucrèce était présent dans les bibliothèques monastiques, mais rejeté dans l'ombre et connu seulement de quelques initiés, d'autre part, il apparaît que l'œuvre du poète latin, pure de toute glose parasite, constitue un véritable « défi textuel » pour des philologues aussi éminents que M. Marulle et G. Pontano. Le *De rerum natura* n'apparaissant pas dans l'index des livres interdits, il faut admettre que sa diffusion

est limitée à un public de connaisseurs, qui s'attachent pour l'essentiel à « corriger Lucrèce par Aristote » (36).

Dans la première partie (47–77), l'étude suit les traces de la doctrine d'Épicure à travers la Renaissance italienne, en privilégiant d'abord le cadre de la réflexion morale (ch. I, 47–93), puis celui du « débat sur l'athéisme » (ch. II, 95–120) et en abordant enfin le domaine de la physique (ch. III, 127–77).

La soif de découverte de la philosophie grecque qui anime la Renaissance éveille un intérêt à l'égard de l'éthique épicurienne, qui connaît alors, en dépit même des réserves qu'elle suscite, une « grande saison », avec C. Raimondi et L. Valla notamment. L'auteur examine les différentes tentatives pour concilier l'éthique d'Épicure avec les autres écoles de pensée, ou avec le christianisme, comme on peut l'appréhender dans les *Colloquia*, qui ont pour cadre un jardin à l'image de celui d'Athènes, et où s'affirme l'idéal de charité d'Érasme. Comme le démontre l'analyse menée dans le chapitre II, la doctrine épicurienne de l'âme corporelle et mortelle n'est pas au cœur de la virulente querelle qui s'engage alors sur l'immortalité de l'âme, tant l'erreur théologique semble sur ce point manifeste. G. Bruno convoque Épicure pour écarter le danger que représente la superstition, et les auteurs à la pensée plus orthodoxe s'attachent, quant à eux, à purifier la doctrine de l'auteur de la *Lettre à Ménécée*.

S. Gambino Longo prend en compte ensuite les progrès accomplis dans le domaine de la physique au XVI^e siècle et s'intéresse à la présence de l'épicurisme dans des textes marqués par une profonde empreinte aristotélicienne (ch. III). L'auteur constate que ces derniers font l'objet d'un grand travail philologique et qu'ils sont pourvus de commentaires destinés à rendre la pensée du Stagirite toujours plus accessible, comme l'illustrent, par exemple, les *Commentaires* du collège des jésuites de Coïmbra. En offrant un système rationnel de connaissance, la pensée aristotélicienne a connu une ample diffusion depuis le Moyen Âge et s'est impérieusement imposée. Néanmoins, si certains auteurs évitent d'aborder l'atomisme d'Épicure à propos du *De generatione et corruptione* d'Aristote, d'autres le sollicitent, au sujet de l'existence du vide notamment. Au Stagirite, qui affirme en outre la négation de l'infini, les jésuites et la scolastique du XVI^e siècle apportent des corrections et opposent un démenti. Enfin, si N. de Cues avait déjà contribué à miner la cosmologie aristotélicienne deux siècles auparavant, c'est avec G. Bruno que la conception « infinitiste » de Lucrèce trouve son plus fervent défenseur dans le *De l'infinito, universo e mondi*. En d'autres termes, la physique épicurienne n'a pénétré le système aristotélicien que dans la mesure où celui-ci a été appréhendé avec éclectisme par les commentateurs renaissants.

La seconde partie tente de déterminer l'influence du *De rerum natura* comme modèle poétique, tant d'un point de vue stylistique et rhétorique (ch. IV) que thématique (ch. V). Il y est également question des « déclinaisons » que subit cette référence dans les traités défendant la notion de poésie scientifique (ch. VI).

Dans le cadre de la théorie littéraire de la Renaissance (ch. IV), ce travail s'avère capital quand on sait que la poésie est considérée alors comme « la première forme

de savoir de l'humanité » (187). Aux livres I et IV du *De rerum natura*, Lucrèce précise que la tâche du poète consiste à rechercher la vérité et la connaissance ; or, c'est précisément ce qu'affirme à son tour S. Capece, qui entend même rivaliser avec son modèle sur ce point. Le poète devient ainsi un véritable « héros de la connaissance » (197), conception que s'approprient à leur tour J. Frascator et G. Bruno.

Plusieurs thèmes hérités du *De rerum natura* sont par ailleurs repris dans la littérature italienne de la Renaissance (ch. V). Le premier d'entre eux est celui du désir. Il s'agit assurément d'un topos qui s'inspire de sources anciennes, d'Anacréon à Horace, mais dont les accents d'austérité ne sont pas sans rappeler la réduction des besoins chère au maître du Jardin. L'auteur du *Savoir de la nature* identifie aussi dans des commentaires renaissants des emprunts à la fameuse invocation à Vénus du *De rerum natura*, dans laquelle Lucrèce déclare ne pas croire à l'intervention des dieux. Après avoir analysé cette intertextualité chez D. Lambin et G. B. Pio, S. Gambino Longo met en évidence l'inflexion remarquable que fait subir au motif A. Nava-gero, puisque c'est dans le dessein de toucher « l'âme farouche de la bien-aimée » (250) qu'il sollicite le passage en question. D'autres thèmes sont ensuite isolés, qui donnent lieu à d'utiles et intéressantes mises au point, que l'on songe à la « poésie de la terre et de l'éther » (259 *sqq.*), à « l'homme et [à] l'histoire de la civilisation » (262 *sqq.*), ou aux « pestes et épidémies » (270 *sqq.*). Enfin, l'auteur appréhende le problème de l'imitation du modèle lucrétien (ch. VI), problème rendu ici plus délicat puisque les théoriciens ne signalent pas directement leur dette à l'égard de ce « classique ». L'analyse décline donc les portraits de Lucrèce et évoque « tous les enjeux de l'intertextualité » (276) soulevés par les références au *De rerum natura* chez les auteurs italiens de la Renaissance.

Qu'il nous soit permis de signaler quelques coquilles¹ et d'émettre une (petite) réserve sur une affirmation un peu hâtive concernant l'absence de passage dans le Nouveau Testament évoquant explicitement « la survivance de l'âme après la mort » (106). La consultation du texte de la VIII^e session du concile de Latran (19 décembre 1512), pourtant mentionné par l'auteur (105), fournit au contraire des références très claires sur ce point, connues des auteurs renaissants : Mt 10, 28 ; Jn 12, 25 ; Mt 25, 46 et 1 Cor 15, 19.

Cette remarque n'entame en rien évidemment la qualité de l'ouvrage dont l'auteur, avec une érudition maîtrisée et grâce à une analyse rigoureuse des textes, parvient à déterminer le genre de « classique » que fut Lucrèce à la Renaissance. « L'empreinte européenne » des sujets abordés révèle enfin tout l'intérêt que peut susciter cette étude à tous ceux qui s'intéressent à l'histoire des idées à la Renaissance.

THIERRY VICTORIA, CEMAR, Université de Picardie-Jules Verne

1. p. 39, l'élision s'impose (« n'ôtent rien » et non « ne ôtent rien ») ; p. 137, lire « est d'assurer » au lieu de « est assurer » ; p. 160, substituer « impiété » à « empiété » ; p. 213, remplacer « Rappels au lecteurs » par « Rappels au lecteur » (ou « Rappels aux lecteurs ») ; p. 243, le « -e » final de *latrare* a échappé à l'italique.